

Un Gratte-Ciel, des Gratte-ciel

Guillaume Decourt. (éd. Lanskiné)

Lire et relire « Un gratte-ciel, des gratte-ciel » de Guillaume Decourt. On en éprouve cette étrange et paradoxale cohérence qui marie sérénité et désespoir, l'une emmitouflant l'autre, l'autre électrisant la première. Une sensation que je me souviens avoir ressentie lors de mes premières lectures de Michaux, il y a de cela... un bail !

Sa 6^{ème} *Prose du tabac*, par exemple :

La nuit un personnage s'agite dans mon sternum. Je le connais bien. Je lui fais face de longue date. Un jour passe. Nous apprécions la semoule et le gigot d'agneau de la rue des Cinq-Diamants. Pour une raison qui ne regarde que nous, il est question qu'une inconnue nous prête un peu de soi.

Cette *calme rage* de Michaux qui m'effrayait et m'envoûtait, me séduisait sans cesser de m'interroger de manière *vitale*.

Pour la forme, parfois j'ai songé aux collages de Max Ernst, ou aux montages de Man Ray, pour le côté fantasque, incongru, surréaliste (un surréalisme qui ne se prendrait pas au sérieux !).

Elle donne un coup de poing boulevard des Belges. Il quitte la rue des capucins. Petite-Terre. Le couple. Destouche mange du manioc. Anissa est vierge. Les baleines viennent pondre dans le lagon.

Car Decourt est un voyageur. Le voyageur de lui-même, aussi.

Il ramasse en quelques lignes des choses qu'on a parfois tendance à oublier au fond de quelques tiroirs de l'âme...

Sa poésie : un remède contre cette *paresse* (qui serait) *de ne plus aimer ce qu'on aime*.

Marc Delouze